

Le FTA vu du ciel

Ludovic Fouquet

Number 109 (4), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25715ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fouquet, L. (2003). Le FTA vu du ciel. *Jeu*, (109), 127–130.

Le FTA vu du ciel

Le FTA célébrait cette année sa dixième édition, soit 18 ans d'existence, et l'on a pu constater d'évidents signes de maturité et une qualité rarement atteinte. Précisons : il s'agissait de ma troisième édition (1997, 2001 et 2003). Celle de 1997 m'avait particulièrement enthousiasmé : découverte de la Societas Raffaello Sanzio, de Ronnie Burkett, du travail de Denis Marleau (autour de Pessoa), hommage important à Ronfard, retrouvailles avec *les Sept Branches de la rivière Ota*, bref des rencontres importantes. J'ai eu, cette année, la sensation d'une amplitude particulière, tant dans la couverture géographique que dans le nombre de spectacles (vingt-trois) et tout particulièrement dans les registres convoqués.

Un peu plus de lumière, spectacle pyrotechnique présenté par le Groupe F (France) au Quai de l'Horloge, dans le Vieux-Port de Montréal, lors de la 10^e édition du FTA.
Photo: Thierry Nava.

Le FTA se veut en effet un état des lieux de la création théâtrale internationale et, de fait, on a pu voir des spectacles de Berlin (Castorf), Londres (Forced Entertainment), Gand (Victoria), Madrid (García), Varsovie (Warlikowski), Bogota (Mapa Teatro), Sucre (César Brie), La Plata (Catani) et France (Groupe F). Neuf spectacles radicaux, assumant des choix différents, mais représentant des démarches toutes assez expérimentales



et témoignant d'autant de réalités de la création mondiale. Face à cela, une forte présence locale, quatorze spectacles, avec Lepage, la seconde création de Marie Brassard, l'ultime création de Mouawad, puis, en « ordre de frisson », Brigitte Haentjens, Marie Clements, le Theatre Smith-Gilmour, Lorraine Pintal et cinq propositions Nouvelles Scènes bien intéressantes. J'ai vu dix-neuf des vingt-trois spectacles (dont *After Sun* à Paris) et fus particulièrement sensible à la variété même des choix, qui ne relèvent pas d'un seul registre, mais ouvrent un regard large sur la création scénique et s'inscrivent parfaitement dans les problématiques actuelles (présence de la technologie, réflexion sur la mise en scène, l'espace scénique, les répertoires, le problème de la fable, la relation au politique...). Le volet Nouvelles Scènes m'a enchanté par le choix même de propositions non strictement théâtrales, ou dont le questionnement et l'enracinement dépassent la sphère théâtrale, reflétant bien l'approche multidisciplinaire qui est celle d'un nombre croissant de projets scéniques. Plonger dans la ville-théâtre, aller dans les dessous du théâtre pour découvrir une minuscule scène magnétique, réinventer des gestes quotidiens en partageant un même espace scénique, voilà quelques perles qu'offrirent les Nouvelles Scènes.

J'ai été emballé par *Incendies* de Mouawad, pièce consacrant son statut d'auteur-metteur en scène au sens plein. Direction d'acteurs (notamment Éric Bernier qui, en *snipper* déjanté, est incroyable, tout comme l'est la suite de son interprétation), partition visuelle, économie des moyens, force brutale de chaque objet, beauté de la fable portée par une nécessité et un suspens tout à fait accrocheurs. Le FTA permet de retrouver des créateurs habitués du Festival: Mouawad, Lepage, dont la recréation de *la Trilogie des dragons* était très attendue, mais aussi Marie Brassard, qui avait créé son premier spectacle lors de la précédente édition. J'ai particulièrement apprécié la poursuite de son questionnement, sa sobriété, son magnétisme d'actrice toujours si efficace, le statut des mots et de la voix. J'ai aimé passer de spectacles-fleuves (six heures pour *la Trilogie...*, cinq pour *Humiliés et Offensés*) à la fulgurance de *la Tragédie microscopique, Opus 17* (8 min 38 sec), dont le plateau de 40 cm contrastait avec l'énormité hyperréaliste du décor de Castorf – énormité qui s'opposait aussi à la forme dépouillée de *Chekhov Longs...* *In the Ravine* (chaises et plateau nu). J'ai apprécié, par ailleurs, de pouvoir suivre une lecture mise en espace, *l'Asile de la pureté* de Gauvreau (même si son traitement m'a affligé) faisant partie intégrante de la programmation. Ou encore un spectacle en plein air (qui a trouvé un public nouveau, donnant au FTA une visibilité inédite: 17 000 personnes dans le Vieux-Port de Montréal rien que pour le spectacle pyrotechnique du Groupe F, soit quasiment la moitié du public du Festival (37 000 personnes). Toutes ces propositions, par leur disparité même, constituent la force de cette 10^e programmation.



Incendies de Wajdi Mouawad. Spectacle du Théâtre de Quat'Sous, présenté au FTA 2003. Photo: Yanick Macdonald.



Purifiés (Cleansed) de Sarah Kane, mis en scène par Krzysztof Warlikowski (Pologne) et présenté au FTA 2003. Photo : Stefan Okolowicz.

Cette édition m'a plu aussi par son rôle pédagogique, en ouvrant le public québécois à d'autres approches scéniques, qu'elles soient nourries de références culturelles particulières – la Colombie pour *Ricardo III*, la Bolivie pour *la Iliada*, avec dans les deux cas, tout de même, des références qui sont plus d'adoption ; j'avoue que dans le second cas, elles m'ont laissé de marbre, voire un peu sceptique – ou qu'elles soient surtout engagées dans des voies radicales moins courantes au Québec. Avec *Ojos de ciervo ru-manos* (Beatriz Catani), *After Sun* (Rodrigo García) ou *Cleansed* (Krzysztof Warlikowski), j'ai mesuré, à la résistance d'une partie du public, combien était nécessaire cette formation qui passe simplement par la mise à portée de tels spectacles. Tous trois, en effet, entraînent la fable hors des logiques habituelles, proposant un théâtre coup-de-poing, obligeant le spectateur à se laisser dépasser pour embarquer (particulièrement pour *Cleansed* et *Ojos...*). Et dans les trois, quel investissement physique, quelle direction d'acteurs qui évacue le psychologique et nous plonge pourtant (ou grâce à cela) directement dans l'inconscient même des protagonistes ! *Cleansed* est pour moi la révélation du Festival, mise en scène magistrale d'un texte de Sarah Kane qui ne tombe pas dans le piège de l'anecdotique (suicide de l'auteur...), qui ne cherche aucunement à expliquer, à justifier mais se confronte au contraire à la racine même de la violence dans une approche à la fois crue et symbolique, violemment physique mais avant tout poétique (d'où une évacuation de la donnée purement morbide dans laquelle on se complaît d'habitude). Cette vision hallucinée, mais si maîtrisée, emplie de ruptures, de surprises, reste comme la plus belle mise en scène de Kane que j'aie vue, offrant une compréhension parfaite de l'œuvre, qui n'exclut aucunement lecture et distance.

La qualité des échanges reste aussi un bon point de cette édition (c'est même ce qui est, à mes yeux, la qualité propre de ce festival). Dix-neuf rencontres ont permis au public une autre approche des spectacles (celle autour de *la Trilogie...*, de Marie Brassard ou des Nouvelles Scènes m'ont particulièrement intéressé). Hormis la première, il m'a semblé cependant qu'elles attiraient moins de monde que d'habitude. Il y avait en tout cas des délégations de jeunes professionnels belges, français et canadiens, ce qui constituait déjà un noyau de public – je trouve d'ailleurs cette initiative, comme celle du parcours étudiant, particulièrement précieuse en marge d'un festival de l'ampleur du FTA).

C'est donc un festival fort, tout en contrastes, qui nous a été offert cette année. Je suis particulièrement sensible à la variété des choix et à leur pertinence (ce qui souligne la qualité de la direction artistique de l'infatigable Marie-Hélène Falcon), même si je

n'ai pas adhéré à tous – car je sais bien que cela fait partie du jeu et contribue justement à la force de la programmation : *Burning Vision* m'est apparu comme du sous-Lepage, dépassant difficilement les bonnes intentions, malgré de bonnes intuitions visuelles ; *Chekhov Longs...*, propre mais inutile, donnant l'impression qu'il intervenait pour équilibrer les quotas de création canadienne anglophone ; *First Night*, spectacle « provoc » daté, déjà vu et si peu exaltant ; *la Iliada*, spectacle « sous-sous » (Mnouchkine et tant d'autres) qui se sert des allégories, du témoignage et des grands textes en prenant un peu le public pour un naïf et en appelant le consensus comme antéchrist ultime ; *le Requin blanc...* épuisant ses richesses à force de *multiplications* inutiles. D'édition en édition, le FTA trouve une place propre et de plus en plus incontournable tant à propos de la création locale qu'internationale. Il a sans doute perdu un tout petit peu de son âme nocturne avec l'installation du rendez-vous des festivaliers au Pèlerin-Magellan, lieu quelque peu décentré, rue Ontario, et qui n'offrait pas l'attraction et les possibilités du Monument-National, dans lequel, lors de ma première édition, artistes et public venaient boire et danser jusque tard dans la nuit, ce qui bien souvent était l'occasion d'échanges non officiels, mais ô combien sympathiques. C'est un détail, qui ne retire rien à la qualité de l'édition 2003 mais qui témoigne juste de mon engouement pour ce rendez-vous unique qui, à tant d'égards, m'a stimulé encore cette année. j



L'épreuve du sang

Les critiques reprocheront à Wajdi Mouawad de se répéter au point de frôler l'autoplégat. Encore, avec *Incendies*, il nous revient avec le motif de la sépulture à trouver, du défunt à enfouir convenablement, de l'inhumation des morts comme passage rituel des vivants, le mort étant pour ces derniers l'élément déclencheur qui ravive « le souvenir de leur enfance et la mémoire de leur blessure », « la douleur ancestrale », celle du « pays perdu », celle du « désir de venger [la] terre d'origine¹ ». Le mort les force à régler leur conflit intérieur, à se faire face et à faire face aux autres. Puis, ils retrouvent inmanquablement la lumière, celle du soleil, d'abord difficile à supporter. Et l'eau, qui coule des mains d'Edwige, berce le littoral, appelle le marcheur de *Rêves* et tombe à verse dans *Incendies*. Tout ça baignant toujours dans un univers teinté d'onirisme où le langage,

Incendies

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE WAJDI MOUAWAD, ASSISTÉ D'ALAIN ROY. DÉCORS ET COSTUMES : ISABELLE LARIVIÈRE ; ÉCLAIRAGES : ÉRIC CHAMPOUX ; DIRECTION MUSICALE ET CONCEPTION : MICHEL F. CÔTÉ ; ACCESSOIRES : MARIE-ÈVE LEMIEUX ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC ANNICK BERGERON (NAWAL À 35 ANS), ÉRIC BERNIER (NIHAD), GÉRALD GAGNON (ANTOINE DUCHARME), REDA GUERINIK (SIMON ET WAHAB), ANDRÉE LACHAPPELLE (NAWAL À 65 ANS), MARIE-CLAUDE LANGLOIS (SAWDA), ISABELLE LEBLANC (JEANNE), ISABELLE ROY (NAWAL À 14 ANS) ET RYCHARD THÉRIAULT (HERMILE LEBEL). COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS, DU THÉÂTRE Ô PARLEUR, DU FTA ET AUTRES.

1. Citations tirées de *Rêves*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2002.